

Emboîtement de crises



L'humanité se trouve ces jours face à son destin, prise dans un jeu qu'elle a elle-même organisé et dont la réalité reprend les commandes. Quelle attitude prendre? Y a-t-il plus à gagner à jouer qu'à refuser de jouer? Que risquons-nous de perdre?

Pour le moment, elle fait tout faux, l'humanité. Dans la crise économique, elle rafistole le Titanic plutôt que de s'intéresser aux chaloupes et à leurs occupants. Face au pire écologique qui s'annonce, elle tergiverse, s'appuie sur sa paresse intellectuelle, muselle les penseurs, pinaille avec les avis scientifiques. Tout ça pour gagner quelques années, un peu de plaisir sur la route, l'ivresse de griller les derniers barils de pétrole comme d'ultimes cigarettes. Après, on verra. L'humain déteste penser le long terme. Probablement a-t-il été sélectionné pour la procrastination hédoniste – les gènes de ce type semblent bien répandus – parce que cette attitude a donné un avantage aux tribus, leur a permis de dominer les autres, les a poussées à construire des sociétés où la croissance est devenue le fin du fin du vivre ensemble, au point malheureusement de négliger quelques détails de l'existence. Le bonheur, la valeur d'un poème, l'amour, la liberté, ces choses qui se conquièrent armes au fourreau et dont la croissance annuelle n'est pas garantie.

Sur l'issue de la crise économique, les oracles sont partagés. Les plus indépendants d'esprit se montrent terriblement pessimistes. Jacques Attali, par exemple, qui ne voit pas comment on va échapper au crash complet, où plus rien n'aura de valeur que ce qui se touche et se pèse, que la réalité non symbolisée et pas du tout virtuelle.¹ D'autres pensent au contraire que le rebondissement est proche. Qu'il ne faut donc rien changer, sinon stimuler la consommation. Cette deuxième prédiction semble celle dont la réalisation est la plus probable. Mais cela ne change pas grand-chose à l'important. Au fait que l'époque de la consommation se termine. Car une autre crise, absolument certaine celle-là et d'une amplitude majeure, nous attend immédiatement après un éventuel réamorçage de la pompe à consommer: celle du réchauffement climatique, de l'extinction des espèces, du surpeuplement, de la raréfaction de l'eau, de l'épuisement des terres agricoles, de la pollution omniprésente.

Aucun avenir, donc, dans la consommation. Le problème se résume simplement: nous n'aurons bientôt plus assez à consommer. L'activité industrielle a besoin de davantage de ressources – minerais, combustibles, matière vivante et même humains – qu'elle n'est capable d'en produire ou d'en trouver. Loin de constituer un processus de génération,

comme on l'a longtemps prétendu, l'industrialisation se nourrit d'une gigantesque destruction. Incapable d'autolimitation, dépourvue d'intelligence prospective, elle nous a engagés dans une voie de non-retour, dans une régression dont la plupart des paramètres s'avèrent irréversibles.

Même la jouissance consommatrice s'épuise. Longtemps joyeuse, voire festive, la dilapidation des ressources, carburants fossiles en tête, prend une tendance triste. 10% de moins de visiteurs au salon de l'auto, ce n'est probablement pas qu'une baisse passagère, c'est un début d'éloignement de notre vieille idole, la voiture, qui marche à l'explosion non renouvelable et à la production cataclysmique de CO₂. Nous sentons, sous la crise, poindre un besoin de vivre autrement. D'envisager la production – de biens, de culture, de technologie – selon un regard élargi, acceptant la contrainte du futur, se proposant de préserver les conditions de survie pour l'humanité après cette génération.

Car c'est bien de survie qu'il s'agit. On connaissait les chiffres du GIEC: d'ici à la fin du siècle, l'augmentation de la température du globe sera de 2 à 6 degrés. Mais voilà que de nouvelles études montrent que si nous ne parvenons pas à réduire drastiquement notre production de CO₂, le réchauffement passera des points critiques et commencera à s'emballer. Sur le sujet, chaque mois, ou presque, se distille une mauvaise nouvelle. Selon de récentes projections à la fiabilité améliorée, explique le *New Scientist* dans un grand dossier sur le sujet,² les mers monteront plus que prévu et les climats vont davantage se dégrader. Si bien que l'ensemble de la population mondiale risque de n'avoir d'autre choix que de vivre sous les latitudes extrêmes, nord de l'Europe et des Etats-Unis, Nouvelle-Zélande et Antarctique (qui, débarrassé de sa calotte, deviendra en partie habitable). Et encore: dans tous ces endroits, il faudra migrer en altitude. Quand toute la glace aura disparu de la Terre – événement attendu pour le siècle prochain – les mers se seront élevées d'une centaine de mètres. Mais surtout, l'ensemble du globe sera traversé de tempêtes rapprochées, d'une violence encore inconnue, de sécheresse et d'inondations répétées. Les déserts couvriront la majeure partie du globe, les océans, à cause d'une acidité accrue liée au CO₂, seront dépourvus d'une grande partie de leur vie actuelle. Tout cela durant quelques milliers d'années.

Peut-être la médecine a-t-elle une responsabilité particulière dans cette affaire, parce qu'elle a l'habitude d'une part du savoir qui prédit – avec une fourchette d'incertitude, mais avec malgré tout une bonne fiabilité –

et d'autre part de la difficulté qu'il y a de croire cette prédiction. Dans ce domaine, l'humanité, prise dans son ensemble, a tout à apprendre. Pour le moment, elle en est au déni. Elle trouve injuste le pronostic des scientifiques, leur prescription d'une thérapie de choc, exigeant des renoncements, au moment même où elle avait atteint l'âge de l'émancipation, de la vie libre, des aventures quasi sans limites.

Le difficile, en ce qui concerne le climat, n'est pas la rareté, mais la surabondance. Si au moins nous n'avions qu'à gérer la future pénurie d'énergie fossile et à nous y adapter: ce serait possible sans changer le paradigme de la compétition industrielle. Mais la nature a des exigences plus élevées. Si nous voulons éviter la catastrophe irréversible, il faudra ne consommer que le tiers du carbone actuellement enfoui dans les sous-sols. Donc nous retenir d'extraire le reste. Or, ce qui a le plus de chances d'arriver, si l'on extrapole les vieilles tendances à la panique des collectivités humaines, c'est le contraire de la retenue: la précipitation égoïste et chaotique vers les ressources ultimes.

«J'aimerais être optimiste quant au fait que nous allons survivre, dit Paul Crutzen, prix Nobel de chimie, dans le *New Scientist*, mais je ne vois aucune raison de l'être. Pour être en sécurité, nous devrions réduire nos émissions de carbone de 70% d'ici 2015. Nous sommes en train d'en produire 3% de plus chaque année».

Ce qu'il faut d'abord éviter, c'est que, pour un peu de confort, matériel ou idéologique, les populations sacrifient l'essentiel de ce qu'elles ont accumulé dans l'histoire: leurs valeurs. On l'a vu durant le XX^e siècle: pas grand chose, une dépression économique mondiale, suffit à faire passer une société de la civilisation à la barbarie. Aujourd'hui, comme le résume Jean-Pierre Dupuy, c'est devant une double menace que nous place l'emboîtement des crises économique et écologique: «la menace sur la survie et la menace sur les valeurs».

Jamais l'humanité n'avait aussi clairement eu conscience d'elle-même et de son unité. Et en même temps, jamais elle n'a eu, dans des termes aussi violents et exigeants, sa propre survie en ses mains.

Bertrand Kiefer

Bibliographie

- 1 Cf. Attali J. Le pire est encore à venir. www.slate.fr/story/le-pire-est-encore-%C3%A0-venir
- 2 Vince G. Surviving in a warmer world. *New Scientist* 2009;201:28-33.